

Amitiés Dominicaines



ESPÉRANCE

Bulletin du Laïcat dominicain n° 316
Juillet - Août - Septembre 2022

AMITIÉS DOMINICAINES

Ce périodique est une initiative des fraternités laïques dominicaines, une des trois branches de l'Ordre dominicain avec les Frères Prêcheurs et les Moniales. Sa rédaction est assurée par les membres des fraternités laïques, en collaboration avec les frères ou les sœurs.

Dans le désir de faire rayonner le souffle et la spiritualité de saint Dominique auprès de toutes celles et ceux qui s'y intéressent, il partage fraternellement les échos de notre vie de prière, de recherche de vérité et de témoignage, à l'écoute des hommes et des femmes de notre temps.

Responsable provincial des fraternités dominicaines de Belgique :

Ludovic NAMUROIS Avenue du Bois Becquet, 28 1300 Wavre ~
0472/55.75.50 - ludovic@namurois.org

Site des fraternités de Belgique francophone :

www.laicsdominicains.be

SOMMAIRE DU n° 316 - *Espérer*

	Édito	3
Dossier	Espérer contre toute espérance	5
	Comme un rayon de lumière sous une porte fermée	9
	Le mystère de l'espérance chez Charles Péguy	13
	Résurrection et espérance dans la pensée de Maurice Zundel	17
	Christian Bobin, conteur d'espérance	21
	Lire - Être pour autrui	28

Editorial

Cher.e ami.e,
Chers frère et sœur en saint Dominique,

L'actualité est si désespérante qu'il nous a semblé bon de consacrer un numéro à l'Espérance. Bien sûr, le monde fourmille d'initiatives généreuses, attentionnées, solidaires ; et des projets porteurs d'avenir naissent chaque jour, notamment chez les jeunes. Mais l'espérance n'est pas liée à pareilles circonstances, aussi encourageantes soient-elles parfois ; elle n'est pas non plus une question d'optimisme, et donc de caractère.

En effet, comme le montre Myriam Tonus, il est question d'espérer contre toute espérance, même et surtout quand l'avenir semble complètement bouché. Jan Degraeuwe, laïc dominicain flamand, n'est pas en reste quand il nous introduit dans la pensée du théologien tchèque Tomáš Halík. Pour cet auteur peu connu dans le monde francophone, l'espérance est comme un rayon de lumière filtrant sous une porte fermée, elle nous éclaire mais sans aucune certitude. Mais c'est elle, petite fille de rien du tout, qui nous fait avancer envers et contre tout, qui fait marcher tout le monde, comme le dit si joliment Charles Péguy dans le poème qu'Alain Letier nous remémore.

Face à la mort, l'espérance est appelée aussi à la rescousse. Mais qu'apporte-t-elle ? Que veut dire le mystère de la résurrection ? Pour tenter d'y répondre, Jean-Paul Declairfayt (AMZ) a sélectionné des extraits des prédications de Maurice Zundel. Et Laurent Chardome, nouveau membre du comité de rédaction, nous partage quelques passages de Christian Bobin : ce poète conteur d'espérance a le don de nous ouvrir sur l'au-delà à partir des plus petits détails de l'existence.

Puissions-nous également regarder les roses rouges sous la neige quand le rosier n'est plus qu'un tourment de bois noir...

Pour le Comité de rédaction,
Jean-Pierre BINAME, OP

ESPÉRER



« Mais l'espérance, dit Dieu, voilà ce qui m'étonne. Ça c'est étonnant, que ces pauvres enfants voient comment tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux, qu'ils voient comment ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient que ça ira mieux demain matin. Ça c'est étonnant et c'est bien la plus grande merveille de notre grâce. Et j'en suis étonné moi-même. »

(C. Péguay, Porche du mystère de la deuxième vertu)

« Ça va aller ! Ça ira mieux demain... » : fragiles messages de réconfort offerts aux personnes dans l'épreuve. S'ils ne les convainquent pas tout à fait, ils témoignent cependant non seulement de sollicitude, mais aussi d'une volonté de croire que rien n'est définitivement figé. Que l'avenir, toujours, peut défaire les nœuds du présent.

Le problème, bien souvent, ce sont les mots. Les synonymes parfaits n'existent pas. Pour approcher la puissance du mot « espérance », il est donc utile d'opérer une distinction entre ce terme et deux autres qui lui sont souvent substitués.

Optimisme et espoir

« Oui, la situation du monde est grave, mais il y a toujours une issue positive possible » : belle profession de foi liée à l'**optimisme**. L'optimisme est une disposition psychique qui refuse de s'enliser dans la difficulté, quelle qu'elle soit. C'est, pour le dire familièrement, voir toujours le verre à moitié plein plutôt qu'à moitié vide. Les optimistes sont au fond de chanceux : rien ne semble pouvoir ébranler leur confiance en la vie. Cette chance, elle n'est pas vraiment innée : la plupart des optimistes ont grandi dans un milieu familial propice à cette appréhension positive du monde ; leur histoire, sans être un long fleuve tranquille, n'a pas non plus été ce chaos où sont plongés, dès leur naissance, certains enfants. Il semble même que les équilibres hormonaux ne soient pas tout à fait étrangers à l'affaire : on sait que certains médicaments permettent de rendre plus roses les idées sombres... Si les optimistes étaient les détenteurs naturels de l'espérance il y aurait donc de quoi... désespérer bien des personnes dont l'histoire est plus compliquée. Raison pour laquelle faire – comme cela se pratique aujourd'hui – de l'optimisme un impératif moral est non seulement irréaliste mais aussi tout à fait culpabilisant.

Plus subtile est la confusion entre *espérance* et *espoir*. Combien de fois avons-nous entendu, en cet été torride : « J'espère qu'il va enfin pleuvoir ! » ? Avoir l'espoir que les enfants réussissent leurs examens ou même de gagner un jour au loto relève du **souhait** que quelque chose se produise.

Et ce quelque chose n'est pas infondé : en automne, la pluie est habituelle, la plupart des élèves réussissent leur scolarité et chaque semaine, quelques joueurs empochent des gains aux jeux de hasard. L'espoir fait vivre, dit-on. C'est d'autant plus vrai que, lorsqu'on « limite » son espoir à des faits possibles, la probabilité qu'ils se produisent effectivement est raisonnable, ce n'est pas un pur fantasme. Autre chose évidemment est de nourrir l'espoir de rencontrer le prince charmant...

Pour en terminer avec les ambiguïtés, on peut encore relever, à propos de l'espérance, celle qui consiste à la situer hors de la vie humaine. Écrire, comme le fait un bon prêtre sur le Net, que « *l'espérance qui ne déçoit jamais ne peut être que Dieu seul. Elle nous ancre dans l'éternité, en nous donnant ce que seuls nous ne pouvons atteindre. [...] Cette vertu théologale est donc toute tendue vers les biens à venir, vers l'éternité* » tend à faire échapper de notre condition et à nous assigner une réalité censée réaliser nos rêves. Si l'espérance ne peut être pleinement vécue dans notre vie telle qu'elle est, alors l'Évangile n'est plus une heureuse annonce.

Quand il ne reste rien

« *Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir* », écrivait Georges Bernanos¹. La formule est rude, mais elle désigne parfaitement le lieu de ce qu'on appelle « espérance ». L'espérance commence en effet lorsqu'il n'y a plus rien, ou pas grand-chose à espérer. Lorsque la raison nous dit qu'au contraire, l'avenir est bouché. C'est un *vouloir*, une décision qui n'a rien de spontané, qui n'est même pas soutenue par l'état des choses, c'est toujours, en quelque sorte « contre toute espérance ». En ce sens, l'espérance est bien un acte de foi. Foi en la victoire de la vie sur toutes les forces de destruction et de mort. Dit ainsi, cela sonne comme un beau discours théologique ou philosophique ; dans la pratique, c'est un acte de résistance qui nous tire, littéralement, hors de nous-mêmes.

L'espérance prend donc appui sur ce que nous sommes, sur notre humanité profonde, par-delà les déterminismes historiques de nos existences. « *Qu'est-ce qui reste quand il ne reste rien ? Ceci. Que nous soyons humains envers les humains, qu'entre nous demeure l'entre nous qui nous fait hommes.* »²

¹ BERNANOS, G., *La liberté pour quoi faire ?*, 1^e éd. Gallimard, 1953, Folio, 2017.

² BELLET, M., *Incipit ou le commencement*, éd.DDB, 1992



Arcabas - *Les disciples d'Emmaüs*

Maurice Bellet, homme de profonde espérance, approche là la source très humble de cette formidable vertu. À bien des égards, en effet, l'humanité et les rapports que les humains entretiennent entre eux a de quoi désespérer. Notre monde en offre de multiples et affligeantes confirmations. L'avenir de notre planète est gravement menacé, entraînant d'autres maux dont nous ne pouvons même pas encore nous faire une représentation précise. Le grand monopoly économique mondial prive de plus en plus d'humains de leur capacité à construire leur vie de manière autonome. Les « grands récits », religieux ou politiques, avec lesquels les sociétés ont élaboré du sens des siècles durant, se sont effondrés. Si de nombreux jeunes, aujourd'hui, décident de ne plus mettre d'enfant au monde, ce n'est pas (comme on l'entend dans l'Église) parce qu'ils sont égoïstes ou englués dans une culture consumériste, mais au contraire, parce que, se projetant dans ce qui sera leur avenir propre, ils n'y trouvent guère de raison de miser sur la vie. « *Lorsque les migrants climatiques arriveront chez nous, dit cette jeune femme, il y aura certainement des enfants qui auront besoin d'une famille. Et ce jour-là, on sera là pour eux.* » Désespérer la jeunesse pour conserver, coûte que coûte, un mode de vie destructeur et désormais dépassé est peut-être l'une des fautes les plus lourdes qui soit aujourd'hui commise.

La force de l'humble choix

Le mot « espérance » ne figure pas dans les évangiles.¹ L'effondrement qui la précède, par contre, il est extraordinairement présent dans le récit des disciples d'Emmaüs. Voilà deux hommes qui ont cru au « grand soir » : *nous espérons que ce serait lui qui délivrerait Israël, mais avec tout cela, voici déjà le troisième jour que ces événements se sont produits.* (Lc 24,1). « Nous espérons » : quelle charge de découragement dans cet imparfait... Découragement qui fut aussi celui des disciples défaits par la mort de Jésus, apeurés, claquemurés pour échapper à la foule. Découragement aussi des premières communautés chrétiennes qui espéraient le retour du Christ et que Paul n'aura de cesse d'encourager. Découragement des croyants chaque fois qu'une prière ne rencontre que le silence : *où sont passées les prières adressées au Seigneur ?*, s'exclamait douloureusement l'abbé Schoonbroodt lors des funérailles de Julie et Mélissa.

L'acte d'espérance, tout comme la foi, est sans assurance. C'est un **choix** que nous faisons, en écho à celui qui est proposé tout au long de la Bible : *J'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie, afin que tu vives.* (Dt 30,19) Face aux situations d'absurdités qui bousculent la vie, faire ce choix peut paraître lui aussi absurde. Certains assument pleinement – et c'est un choix courageux – le non-sens. D'autres le fuient à travers toutes sortes de subterfuges. D'autres enfin – croyants ou non – engagent leur existence sur ce pari que les forces de mort n'ont pas forcément le dernier mot et ils/elles font tout ce qu'ils peuvent pour qu'un jour (qu'ils/elles ne verront sans doute pas) advienne l'apparemment impossible : la fin de l'esclavage, l'égalité entre humains, la justice et la dignité pour tous, la paix, une terre apaisée... Au regard de l'histoire infiniment longue, ces hommes et femmes d'espérance n'avaient pas tort. Voilà au moins une bonne raison d'espérer.

Myriam TONUS, OP

¹ Hormis chez Jean (5,45) : « *Ne pensez pas que c'est moi qui vous accuserai devant le Père ; celui qui vous accuse, c'est Moïse, celui en qui vous avez mis votre espérance.* »

Tomáš Halík est prêtre, théologien et sociologue des religions. Il a connu une audience élargie durant la pandémie de covid par ses articles consacrés aux églises vides. La fraternité des laïcs dominicains de Flandre a étudié la pensée de cet auteur important. Jan Degraeuwe développe ici le concept d'espérance chez Halík, qu'il a travaillé avec d'autres.

Dans son livre *Pas sans espérance. La crise religieuse comme une chance* (non traduit en français ; seule la version néerlandophone est disponible), Tomáš Halík (°1948) recherche les sources de l'espérance et son idée clé est que celle-ci naît d'une crise. Halík se demande si les crises actuelles au plan économique, sociétal et écologique ne sont pas aussi les symptômes d'une crise plus profonde. « *Le christianisme tout comme la société doivent affronter un processus de changement. Si l'espérance des chrétiens demeure debout pendant la crise, alors s'ouvre la possibilité qu'elle s'élargisse en espérance pour chacun* », ainsi s'exprime-t-il dans ce livre consacré à l'espérance.

Qu'est-ce que l'espérance ?

Pour Halík, l'espérance n'a rien à voir avec l'optimisme et le pessimisme. Il a grandi et étudié dans la Tchécoslovaquie communiste et fut secrètement ordonné prêtre en 1978. Les leaders politiques qui annonçaient le paradis futur provoquèrent son rejet de l'optimisme. Ne fut pas non plus de son goût l'optimisme des « nouveaux capitalistes » qui, après la chute du communisme se fiaient à « la main invisible du marché ». Mais l'enthousiasme religieux des sectes ne trouva pas grâce non plus à ses yeux. Son scepticisme vis-à-vis de l'optimisme n'a pas fait de lui un pessimiste car le pessimisme est simplement l'inverse de l'optimisme et il mène au cynisme.

L'espérance est la force qui permet de supporter les situations sans issue, en évitant de se consoler trop vite avec la pensée que tout va aller

mieux. Il explicite sa pensée par une citation du médecin et philosophe Herbert Plügge (1906-1972) : « *L'espérance d'un malade incurable naît précisément quand l'espoir disparaît dans la vie ordinaire de tous les jours* ». Il montre ensuite combien la pauvreté, la promesse et le pardon vont de pair avec l'espérance. Et dans une passionnante interprétation du livre de Job, il montre combien l'épreuve purifie la foi de Job.

Pauvreté, promesse et pardon

Bien que la pauvreté volontaire puisse être libératrice, pour l'auteur, il faut particulièrement prendre garde de glorifier la pauvreté. Dans l'évangile de Matthieu (Mt 25, 31-46), souligne-t-il, il apparaît clairement qu'on ne doit pas aider le pauvre à cause du Christ mais pour lui-même. Un



rayon d'espérance passe à travers nous quand nous aidons les pauvres d'une manière qui n'est pas humiliante.

Être capable d'une promesse est propre à l'homme, c'est une expression de sa liberté, mais c'est aussi un acte risqué et audacieux. Pour Halík, l'avenir excède notre champ de forces. Promettre quelque chose est jeter notre ancre dans l'inconnu. Dans la promesse il apparaît clairement que l'espérance a le caractère d'une relation ;

c'est pourquoi Dieu et l'avenir sont indissociablement liés.

La faute, comme une dette, est un fardeau qu'on doit porter et le pardon peut nous en délivrer. Quand ce fardeau du passé est enlevé, un avenir s'ouvre. Délibérément, Halík ne veut établir aucune différence entre « accorder son pardon », « pardonner » et « accepter le pardon ». En effet, le Notre Père nous enseigne que nous ne pouvons recevoir le pardon que dans la mesure où nous-mêmes pardonnons à ceux qui ont commis une faute à notre égard, ont une dette envers nous. Il rappelle le récit du mystérieux combat de Jacob à la rivière de Jabbok (Gn 32, 23-33). Jacob a

dérobé le droit d'aînesse à son frère et après toutes ces années, il veut maintenant aller vers lui comme quelqu'un qui se repent, en lui demandant pardon, dans l'espoir d'une réconciliation. Halík conclut ainsi son commentaire : *« C'est là que réside l'espérance : quand un homme se dépasse lui-même, quand il grandit en humilité et a la force de demander pardon, il est vainqueur du poids et du pouvoir sombre et mauvais du passé. »*

Le livre de Job

Selon Halík, c'est le livre à la fois le plus difficile et le plus précieux de toute la bible. Il ne faut pas le lire, dit-il, comme si c'était un conte moralisateur qui montre qu'un homme de bien, même mis à l'épreuve, en fin de compte est récompensé selon ses mérites. Au contraire, ce livre nous apprend à vivre dans un monde où cela n'a pas lieu : Job apprend à vivre à la fois avec le mal et avec Dieu. Au départ, il voyait Dieu comme un marchand qui fait le décompte des dettes et créances mais son expérience de la souffrance lui fait abandonner ce modèle : *« Comprendre l'incompréhensible et pouvoir vivre avec lui, je ne peux le faire qu'avec l'espérance qu'il y a ici quelqu'un qui pendant un instant, peut me faire voir une toute autre perspective ; même quand cela signifie regarder dans la lumière aveuglante du mystère plutôt que se voir doté d'une connaissance divine. »*

Eschatologie négative

Pour l'auteur, c'est déjà une prière que de vivre avec émerveillement et reconnaissance, voir la vie comme un cadeau, une grâce. Cette prière devant la nature, il l'appelle un acte d'espérance, une expression de l'espérance. Ici, il ne s'agit pas d'obtenir des résultats matériels ou spirituels, de satisfaire des désirs individuels, concrets ; ce serait un signe de superficialité, un manque de profondeur. Et Halík se réfère à la parole de Paul : *« Voir ce qu'on espère n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment l'espérer encore ? Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec persévérance »* (Rm 8, 24-25). Ou encore, selon une autre traduction que celle de la TOB, *« C'est parce que notre espérance est tournée vers l'invisible qu'elle doit aller de pair avec la persévérance. »*

C'est pourquoi l'auteur déplore que dans ses efforts pour rendre l'espérance concrète, l'annonce chrétienne s'est muée en *« fantaisies sur la beauté des palais célestes et sur les horreurs des salles de torture de l'enfer »*. Il plaide donc

pour une « eschatologie négative », un enseignement sur les « choses dernières » qui dit uniquement ce qu'elles ne sont pas. C'est de cette manière que peut demeurer crédible l'espérance eschatologique d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle solidaires des besoins et désirs de l'humanité.

Depuis longtemps, l'auteur insiste sur le fait que la foi doit être corrigée par le doute si elle veut demeurer vivante. De façon analogue, la foi a besoin de l'espérance car la foi peut se figer, se scléroser, tandis que l'espérance peut se fourvoyer dans des rêves. C'est pourquoi foi et espérance ne peuvent rien l'un sans l'autre. « *Foi est espérance* sont comme Pierre et Jean le matin de Pâques, dans leur course vers le tombeau vide. L'espérance court en avant et soutient la foi, la foi témoigne et prêche ». Nous devons formuler l'évangile de l'espérance dans le style de la théologie négative, ajoute Halík, donnant comme modèle cette citation de l'évangile de Luc : « *Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici* ». (Lc, 24,5-6). La résurrection de Jésus, pilier de la foi chrétienne, n'a rien à voir avec l'une ou l'autre fantaisie sur comment et quand cela arriva et où Il est maintenant, souligne-t-il. C'est l'espérance qui nous tire de la mort pour aller vers la vie.

L'espérance comme rayon de lumière

Maintes fois Halík compare l'espérance au rayon de lumière qui filtre sous une porte fermée. A la fin du livre, il met aussi en évidence la différence entre désir et espérance : « *Le désir a toujours un but vers lequel il est dirigé, il a quelque part sa demeure, remplie de projets et fantaisies humaines, il possède son ciel tel que des humains l'ont élaboré ou rêvé. Le désir a son séjour quelque part, tandis que l'espérance demeure sans toit, entre l'offre de ce monde et le monde futur. La vraie espérance n'est orientée vers aucun objet, aussi saint soit-il. Elle uniquement tournée vers Dieu, qui n'est pas un objet* ».

Jan DEGRAEUWE, OP

(traduit du néerlandais par Jean-Pierre BINAMÉ)

Aujourd'hui, dit Paul de Tarse à ses frères de Corinthe... et à nous aussi, trois choses demeurent, la foi, l'espérance et l'amour mais des trois l'amour est le plus grand, car l'amour ne disparaît jamais.¹ Au début du 20^e siècle, Charles Péguy fait dire à Dieu que l'espérance, elle seule, en portant la foi et la charité, traversera les mondes révolus.²

Péguy sublime l'espérance à un moment où la France est une société tourmentée, désenchantée, (instabilité politique et morale) et où lui-même vit des moments difficiles. Il a 38 ans lorsqu'il écrit *Le porche du mystère de la 2^e vertu*. Il vient de traverser une période d'anticléricalisme et se rapproche du catholicisme où il peut tenir ensemble, culture, foi politique dans le socialisme, baptême et foi religieuse.

Comme le dit le titre de ce livre, ce texte est un mystère, genre théâtral souvent à portée religieuse qui, à partir du Moyen Âge, a quitté le chœur de l'église pour se produire sur le porche de celle-ci. L'expérience de Péguy qui peut aussi être la nôtre, est comme un balancier entre la désespérance et l'espérance.

*« Ô nuit, ô ma fille la Nuit, toi qui sais te taire, ô ma fille au beau manteau.
Nuit qui réussis à endormir l'homme
Ce puits d'inquiétude.
A lui seul plus inquiet que toute la création ensemble. »*

Péguy continue sa méditation sur l'espérance sous la forme d'un poème en prose dans un style fait de redites, d'images et de métaphores qu'il faut petit à petit intérioriser. Si vous en avez la possibilité et l'envie, je vous conseille de lire celui-ci à haute voix avec le ton de l'étonnement de

¹ Paul, 1Cor, 13,13 ; 13,8 - traduction TOB

Dieu et guidé par le murmure du souffle de l'Esprit.

*« Car mes trois vertus, dit Dieu.
Les trois vertus mes créatures
Mes filles mes enfants
Sont elles-mêmes comme mes autres créatures.
De la race des hommes.
La Foi est une Épouse fidèle.
La Charité est une Mère.
Une mère ardente, pleine de cœur.
Ou une sœur aînée qui est comme une mère.*

L'Espérance est une petite fille de rien du tout.

*Qui est venue au monde le jour de Noël de l'année dernière.
Qui joue encore avec le bonhomme Janvier.*

*Avec ses petits sapins en bois d'Allemagne couverts de givre peint.
Et avec son bœuf et son âne en bois d'Allemagne.
Peints.
Et avec sa crèche pleine de paille que les bêtes ne
mangent pas.
Puisqu'elles sont en bois.
C'est cette petite fille pourtant qui traversera les
mondes.
Cette petite fille de rien du tout.*

***Elle seule, portant les autres, qui traversera les
mondes révolus.***

*La foi va de soi. La foi marche toute seule. Pour
croire il n'y a qu'à se laisser aller, il n'y a qu'à
regarder. Pour ne pas croire il faudrait se violenter,
se torturer, se tourmenter, se contrarier.
Se raidir. Se prendre à l'envers, se mettre à l'envers,
se remonter. La foi est toute naturelle, toute
allante, toute simple, toute venante. Toute bonne
venante. Toute belle allante. C'est une bonne*

femme que l'on connaît, une vieille bonne femme, une bonne vieille paroissienne, une bonne femme de la paroisse, une vieille grand-mère, une bonne paroissienne. Elle nous raconte les histoires de l'ancien temps, qui sont arrivées dans l'ancien temps.

La charité va malheureusement de soi. La charité marche toute seule. Pour aimer son prochain il n'y a qu'à se laisser aller, il n'y a qu'à regarder tant de détresse. Pour ne pas aimer son prochain il faudrait se violenter, se torturer, se tourmenter, se contrarier. Sa raidir. Se faire mal. Se dénaturer, se prendre à l'envers, se mettre à l'envers. Se remonter. La charité est toute naturelle, toute jaillissante, toute simple, toute bonne venante. C'est le premier mouvement du cœur. C'est le premier mouvement qui est le bon. La charité est une mère et une sœur.

Mais l'espérance ne va pas de soi.

*L'espérance ne va pas toute seule. Pour espérer, mon enfant, il faut être bien heureux, il faut avoir obtenu, reçu une grande grâce.
Et le facile et la pente est de **désespérer et c'est la grande tentation.***

*La petite espérance s'avance entre ses deux grandes sœurs et on ne prend pas seulement garde à elle.
Sur le chemin du salut, sur le chemin charnel, sur le chemin raboteux du salut, sur la route interminable, sur la route entre ses deux sœurs la petite espérance S'avance.*

*Sur le chemin montant, sablonneux, malaisé.
Sur la route montante.*

***Traînée, pendue aux bras de ses deux grandes sœurs,
Qui la tiennent pas la main,
La petite espérance.***

S'avance.

Et au milieu entre ses deux grandes sœurs elle a l'air de se laisser traîner.

Comme un enfant qui n'aurait pas la force de marcher.

Et qu'on traînerait sur cette route malgré elle.

Et en réalité c'est elle qui fait marcher les deux autres.

Et qui les traîne.

Et qui fait marcher tout le monde.

Et qui le traîne.

Car on ne travaille jamais que pour les enfants.

Les piliers du christianisme

Le christianisme s'est structuré profondément à partir de la théologie des trois vertus théologales développées par Paul : la foi (pistis), l'espérance (elpis) et l'amour (agapé). Pour Paul, elles demeurent toutes les trois pour construire les fondations de nos relations humaines et de notre relation à Dieu.

Elles sont intimement liées, elles se nourrissent l'une l'autre « *L'amour excuse tout, il **croît** tout, il **espère** tout* » (1 Cor 13, 7).

L'espérance chrétienne promet à chacun et à chacune une vie bonne « *Que le Dieu de l'espérance vous comble de joie et de paix dans la foi afin que vous débordiez d'espérance par la puissance de l'Esprit saint.* » (Rm 15, 13).

Chez Paul, l'espérance chrétienne dépasse le salut individuel et vise le salut de la création tout entière : « *J'estime en effet que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit être révélée en nous. Car la création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu : livrée au pouvoir du néant — non de son propre gré, mais par l'autorité de celui qui l'a livrée —, elle garde l'espérance, car elle aussi sera libérée de l'esclavage de la corruption, pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu.* » (Rm 8, 18-22)

Et nous, quelle est notre espérance qui anime notre foi et notre amour pour Dieu et pour les autres ?

Résurrection et espérance dans la pensée de Maurice Zundel

Maurice Zundel (1897-1975) est un prêtre théologien suisse. Situé au croisement des théologies catholique et protestante, il est aussi un auteur profondément mystique. Son œuvre – plus de 30 livres – continue de nourrir la spiritualité de nombreuses personnes. Jean-Paul Declairfayt évoque le regard d'espérance de l'auteur.

La résurrection, dans la pensée de Maurice Zundel, trouve son fondement dans sa vision de Dieu qui n'est « que » Amour : « *Il nous faut renoncer à une vision de Dieu selon l'échelle humaine : un Dieu dictateur, un Dieu vengeur, un Dieu inquisiteur, un Dieu persécuteur, fruit d'une mauvaise lecture de l'Ancien Testament. Méfions-nous des caricatures de Dieu qui se donnent dans de trop nombreuses sectes et parfois même dans l'Église.* »¹ Et si « *Dieu s'est fait homme, c'est pour que l'homme devienne Dieu* » (St Athanase) par une « nouvelle naissance », une « naissance d'en haut » comme dit Jésus à Nicodème (Jn 3,3). Cette « naissance d'en haut », naissance à l'Esprit, est le chemin de l'homme vers cet Amour, cette *Présence* en nous qui nous attend toujours : « *Tu étais là et c'est moi qui n'étais pas là* » (St Augustin, *Les Confessions*).

Non pas subir la vie, mais la créer

Durant toute notre vie, qui se prolongera dans l'au-delà, nous sommes appelés à cheminer vers cet Amour qui nous permettra de découvrir le cœur de Dieu dans le face à face promis si nous nous ouvrons à sa lumière et si nous devenons translucides à son Amour à l'exemple des saints.

C'est alors que nous accéderons le plus profondément à nous-mêmes en abandonnant la vieille carcasse de l'*ego* qui n'est que le résultat de nos *pré-fabrications*, comme dit Maurice Zundel : « *Nous sentons notre vie, nous la vi-*

¹ SHÜLLÉ, Antoine, *Maurice Zundel et la résurrection*, AMZ France, (11-2018).

-vons passionnellement, mais nous ne savons pas ce que c'est. Nous sommes conduits par les événements, nous sommes propulsés par notre inconscient, nous sommes victimes de nos préfabrications... Nous sommes d'abord des animaux, parce que nous sommes d'abord des êtres préfabriqués, parce que les pulsions animales s'agitent dans notre inconscient et que nous prenons pour la vie, hélas ! ces manifestations passionnelles qui nous submergent et auxquelles nous finissons par nous accrocher comme aux seules choses qui donnent saveur à la vie. Nous nous replions sur ces petites jouissances, nous nous amusons à ces divertissements, nous colportons ces riens qui remplissent le vide et... nous cherchons d'autres divertissements plus corsés pour effacer ce sentiment d'insécurité qui nous habite. (MZ, Le Cénacle - Paris, 17-02-1971).

« Et pourtant, nous mourrons !

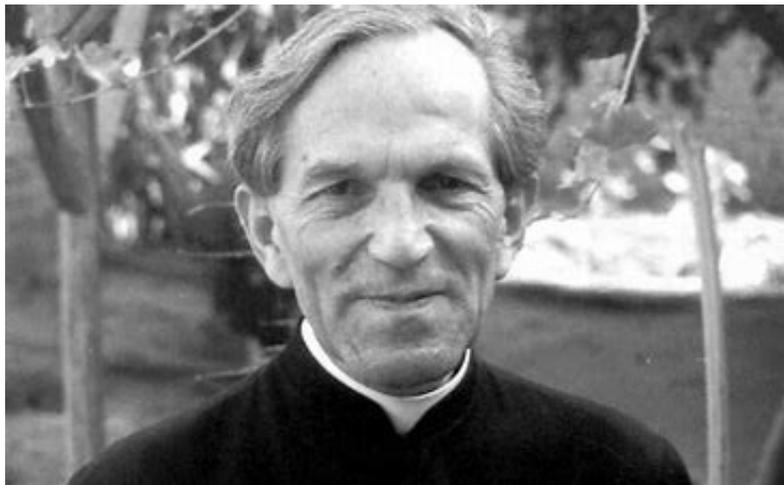
« Alors, comment intégrer cette réalité, comment réussir notre mort, comment ne pas nous aveugler, comment renoncer à nos divertissements ? Il faut rejoindre de nouveau cette vocation créatrice qui est la nôtre, il faut prendre conscience que nous ne pourrions jamais être des hommes tant que nous subissons notre vie, que notre vie ne peut être la nôtre que si nous la créons, corps et âme, c'est-à-dire tout entier. » (MZ, op. cit.)

*« Notre vie est aussi obscure que la mort pour un regard non spirituel, cette vie est aussi inconnue que la mort et aucune lumière n'en peut surgir avant que nous ne soyons retournés à cette origine qui est au plus intime de nous-mêmes : la **Présence** infinie. » (M.Z., Le Cénacle op.cit.)*

La résurrection commence maintenant

« Le mystère de la résurrection, il est impossible de l'envisager si l'on ne se fait pas une idée adéquate de la présence humaine. Il est évident que, si l'on prend le corps dans son animalité, on ne voit pas pourquoi l'homme ressusciterait plus qu'une punaise ou un chacal. Il s'agit de voir le corps dans son humanité, dans son pouvoir de présence, qui est l'essentiel. »

« Être homme, c'est avoir une dignité inviolable, c'est atteindre à une existence, une croissance illimitée où notre corps devient lui-même humain. C'est par là que la biologie prend un sens créateur, notre corps ne peut rester une chose au milieu du monde... Il doit devenir un corps source, origine, créateur, lumineux, immortel. Il est le visage de la personne car toutes révélations sur Dieu passent par les lèvres et le sourire de l'homme et, finalement, le témoin irrécusable, c'est le visage quand il porte la lumière intérieure et qu'il défie la mort parce qu'il est revêtu de son humanité.



Le Christ, d'une manière si étonnante, si paradoxale, vient nous apprendre la passion de l'homme... Sinon, qui croit en l'homme, qui y croit infiniment, jusqu'à donner Sa vie, jusqu'à la mort de la croix ? Qu'est-ce que le Christ veut sauver dans l'homme sinon la dignité, la grandeur de l'homme ? Devant quoi est-Il à genoux au lavement des pieds sinon devant la grandeur et la dignité humaines ? Pourquoi meurt-Il, après cette effroyable agonie sinon pour faire contrepoids à tout ce qui empêche l'homme d'atteindre jusqu'à lui-même et de réaliser sa grandeur et sa dignité ? En réalité, Jésus a apporté une nouvelle échelle des valeurs, comme il apporté une nouvelle révélation de Dieu. »¹

Nous avons une certaine lumière dans les apparitions, où nous voyons que Jésus ressuscité prend des formes diverses. Il est identifié tantôt avec le jardinier, tantôt avec un étranger inconnu et les disciples hésitent à identifier sa **Présence**. Ils se réjouissent, ils craignent... Cette **Présence** s'adapte donc : c'est le pouvoir qu'elle a de se manifester, mais sous des formes adaptées à cette reconnaissance, selon ce que les apôtres « sont » et selon le discernement dont ils sont capables.

Zundel souligne que la résurrection commence maintenant : « *Nous sommes vivants, selon l'esprit, lorsque nos vies laissent transparaître la lumière de Dieu, tel un élément du vitrail constitué de multiples verres différents les uns des autres*

¹ ZUNDEL, Maurice, *Vie, mort, résurrection*, éd. A. Sigier, 2002, p.27.

(et c'est ce qui en fait la beauté) qui vit en laissant passer la lumière. «Le ciel n'est pas là-bas, au-delà des étoiles. Il est dans l'esprit, au-dedans de nous et c'est là que nous retrouverons ceux que nous aimons, que nous les retrouverons vraiment, comme nous les avons rencontrés réellement au cours de leur existence terrestre, dans les moments rares, mais d'autant plus précieux où nous avons découvert le visage de leur esprit et de leur cœur.» (MZ, op. cit., p. 155).

« Il s'agit de vaincre la mort, aujourd'hui même. Le ciel n'est pas là-bas : il est ici ; l'au-delà n'est pas derrière les nuages, il est au-dedans. C'est aujourd'hui que la vie doit s'éterniser, c'est aujourd'hui que nous sommes appelés à vaincre la mort, à devenir source et origine, ... nous avons à donner à toute réalité une dimension humaine pour que le monde soit habitable, digne de nous et digne de Dieu.» (MZ, op.cit., pp. 109-110).

« Nous avons à faire de nous une source et une origine, en refusant de subir notre destin, notre hérédité, nos préjugés, nos dynamismes passionnels. C'est-à-dire nous avons à transformer tout cela par cette libération créatrice qui est l'œuvre de la Présence divine en nous.

L'immortalité, en effet, n'est pas un thème de discussion, c'est une expérience à vivre. Nous avons à nous porter nous-mêmes, en faisant de tout notre être une offrande à l'Amour infini. »

Dieu nous attend les bras ouverts. L'Amour ne peut que s'offrir et attendre une réponse de l'être aimé. Il attend notre « oui » à son invitation et nous nous éterniserons en nous abandonnant à Lui dès aujourd'hui, en l'accueillant dans notre cœur et en écoutant son Esprit qui nous conduira à Lui.

« L'homme est l'espérance de Dieu ». (Phrase que Maurice Zundel a citée à plusieurs reprises après l'avoir lue sur une tombe.)

Jean-Paul DECLAIRFAYT

Le langage poétique imagé de Christian Bobin nous invite à dépasser les choses, à aller au-delà. Par ses mots, il arrive à toucher l'indicible. Son âme de poète nous aide à appréhender ce que notre regard ne peut percevoir, il se fait le rapporteur de l'invisible, conteur d'espérance. Il nous invite à retrouver la joie des choses simples, celles à côtés desquelles l'on passe trop souvent sans s'arrêter.

Christian Bobin est un auteur à la sensibilité poétique aigüe. Par sa parole, fine, centrée sur les détails de l'existence comme, par exemple, le vol de papillon qu'il voit dans l'herbe, le tintement d'une cloche dans le lointain et dont il décrit avec simplicité le bruit mat, il nous invite à nous élever, à prendre distance des choses qui nous entourent pour en goûter la moelle, la quintessence.

La mort a trouvé son maître

C'est un auteur qui ouvre sur l'au-delà ! Comme nous le dit avec beaucoup d'aisance Serge Carrel en reprenant des mots de l'écrivain : « *L'auteur du Très-Bas et de Louise Amour refuse de puiser d'abord cette intuition fondamentale dans des convictions religieuses. Notre vie de tous les jours suffit pour entrevoir l'autre vie. Nous ne disposons effectivement que d'un alphabet, celui d'hommes et de femmes qui mangent, parlent, éprouvent de la joie... et avec cet alphabet, nous pouvons voir l'autre vie* ».¹ Il suffit d'un travail sur notre regard. « *Il y a une gaîté fabuleuse qui traverse la vie et qui souhaite nous rejoindre, comme quelqu'un qui frapperait désespérément à notre porte.* »

Le ciseleur de propos méditatifs qu'est Christian Bobin aime étoffer cette conviction fondamentale par une réflexion autour de la personne de Jésus. « *Le matin de Pâques, nous dit-il, la mort a baissé les yeux devant le Christ* ». Cet écrivain qui, à ses heures, a dispensé de l'instruction religieuse aux

¹ <https://www.reformes.ch/200404052373/2373-selon-christian-bobin-la-resurrection-traverse-le-quotidien.html>

enfants de sa paroisse, s'explique. « *Souvent lors des enterrements, on a l'impression que l'on ne peut pas dire grand-chose, que tout ce que l'on pourra exprimer ne sera pas à la hauteur, tant du cercueil en face de nous que de notre chagrin. Or le Christ a trouvé, par sa parole, quelque chose qui tenait devant la mort. En face de l'intensité de son propos, la mort a rougi, baissé les yeux de pudeur. Elle a trouvé son maître !* »

Il m'a été difficile de choisir parmi la littérature abondante de notre auteur – il a écrit pas moins de 60 livres – quelques extraits qui nous invitent à l'espérance. Dans ce premier long extrait de C. Bobin, que je vous partage, une foule se presse pour recevoir la communion lors de la messe de Pâques. Notre auteur y voit déjà la multitude des « ressuscités » qui se pressent pour goûter à la Vie. Ce court texte nous entraîne comme dans un mouvement irrépessible, il nous fait avancer d'un pas léger à la rencontre du Ressuscité.

« Au moment de la communion, à la messe de Pâques, les gens se levaient en silence, gagnaient le fond de l'église par une allée latérale, puis revenaient à petits pas serrés dans l'allée centrale, s'avançant jusqu'au chœur où l'hostie leur était donnée par un prêtre barbu portant des lunettes cerclées d'argent, aidé par deux femmes aux visages durcis par l'importance de leur tâche – ce genre de femmes sans âge qui changent les glaiéuls sur l'autel avant qu'ils ne pourrissent et prennent soin de Dieu comme d'un



vieux mari fatigué. Assis au fond de l'église et attendant mon tour pour rejoindre le cortège, je regardais les gens – leurs vêtements, leurs dos, leurs nuques, le profil de leurs visages. Pendant une seconde ma vue s'est ouverte et c'est l'humanité entière, ses milliards d'individus, que j'ai découverte prise dans cette coulée lente et silencieuse: des vieillards et des adolescents, des riches et des pauvres, des femmes adultères et des petites filles graves, des fous, des assassins et des génies, tous raclant leurs chaussures sur les dalles froides et bosselées de l'église, comme des morts qui sortaient sans impatience de leur nuit pour aller manger de la lumière. J'ai su alors ce que serait la résurrection et quel calme sidérant la précéderait. Cette vision n'a duré qu'une seconde. À la seconde suivante la vue ordinaire m'est revenue, celle d'une fête religieuse si ancienne que le sens s'en est émoussé et qu'elle ne demeure plus que pour être vaguement associée aux premières fièvres du printemps. » (Ressusciter, pp. 13-14)

Dessous les larmes, il y a un rire

Christian Bobin a beaucoup écrit et décrit ses sentiments à propos de la disparition d'êtres qui lui sont chers. La disparition de son père ou de Ghislaine, son amour de toujours, l'ont profondément marqué. Dans *La plus que vive* ou *Ressusciter*, il évoque le manque de l'absent mais aussi ces relations qui perdurent au-delà de la mort. Avec un tact infini, il nous entraîne à l'intérieur des relations qu'il continue de tisser avec ses chers disparus.

« J'ignore où sont ceux que j'ai aimés et qui sont morts. Je sais seulement qu'ils ne sont pas dans les cimetières, même si le soleil s'incline chaque jour devant leur tombe pour y faire briller leurs noms. De l'au-delà je n'imagine rien, ou bien quelque chose de semblable à ces champs qui ne sont plus cultivés depuis longtemps et dont, même en cherchant dans les lourds registres mauves des mairies, on ne retrouverait pas le propriétaire. Le Christ arpente cette terre inculte qui a échappé à la tyrannie de l'utile, avec le pas lent du vagabond qui n'a rien d'autre à faire qu'à contempler la vie aux mille nuances. Quand il s'allonge dans l'herbe pour une sieste, des papillons s'approchent de son visage, brassant l'air qu'il respire par le battement sans bruit de leurs ailes colorées. » (Ressusciter, p.57)

Chez Bobin, la lumière est omniprésente au travers toute son œuvre, comme un rai qui traverse un vitrail, une lumière qui réchauffe, qui illumine tout notre être. Cette lumière nous est renvoyée dans les dernières pages de *La plus que vive*, livre écrit presque d'un jet à la suite de la mort de Ghislaine. Les derniers mots sont d'une puissance vitale extraordi-

naire, ils sont au-delà de l'acceptation du départ de son aimée, ils tentent de l'accompagner dans cet autre univers auquel notre auteur croit... voudrait croire. Il se dégage de ce texte une force tranquille, une force vive, qui nous invite à regarder le départ de l'être aimé, non sans souffrance, mais qui nous donne la force de chercher sa présence dans l'univers qui nous entoure.

Je vous partage ici la fin de cet écrit (pp. 109-110) :

« Je regarde la neige blanche. Je regarde la neige blanche et je vois des roses rouges. Je regarde la neige blanche de cette fin de l'année et je vois les roses rouges devant la maison de ta sœur, à Saint-Ondras. Le rosier n'est aujourd'hui qu'un tourment de bois noir et pourtant je ne pense pas aux roses rouges, je les vois, dès maintenant, je vois leur rougeur, leur gaité, la balançoire pas très loin et la grande étendue d'herbe verte. Je vois ce qui n'est pas encore et ce qui reviendra, en plein hiver la nuit d'été. J'entends cette chanson que tu n'entendras plus. Sur la plus haute branche un rossignol chantait, chante rossignol, chante toi qui as le cœur gai, moi je l'ai à pleurer. Je n'ai pas le cœur à pleurer, Ghislaine, enfin si, mais dessous les larmes il y a un rire, comme dessous la neige blanche il y a les roses rouges. Rien de cette vie n'est vain. Rien de cette vie ne dépend de nous. Cette vie nous est donnée bien plus que ce qui nous sera repris le jour de notre mort. Je me sens léger sous des tonnes de neige noire. Je me sens souriant à l'heure de quitter ce livre. Il y a un temps pour parler et un temps pour se taire. Je vais traverser cet hiver en silence, on ne peut s'approcher d'une rose rouge qu'en silence. J'ai au cœur un tourment de bois noir, je vais laisser tout ça virer au rouge et au clair. Je n'ai aucun doute sur le lieu où tu es réellement : tu es cachée dans le cœur des roses rouges. Lorsque je vais au cimetière, je regarde ta tombe, elle est couverte de noms, je ne pense rien alors, je ne pense que des choses triviales, je me dis que tu es là à deux mètres sous mes pieds, deux mètres ou trois, je ne sais plus, et je ne crois pas ce que je pense, et ça vient d'un seul coup, ça vient lorsque je me retourne, c'est là que je te vois dans l'amplitude et l'ouvert du paysage, dans la beauté sans partage de la terre et du grand ciel, toi partout à l'horizon, c'est en tournant le dos à ta tombe que je te vois. (Resusciter, pp.109-110)

Puissent ces quelques bribes de son écriture foisonnante, vivifiante, vous avoir donné l'envie d'ouvrir l'un de ces livres qui se lisent à la manière d'un tympan d'église richement sculpté qui nous dévoile à chaque fois un nouveau secret.

Laurent CHARDOME, OP



« Ô toi, où que tu sois, si profond soit l'en-bas, si dure la déréliction, si humiliant ton vice, si triste et sans but la vie qui te reste à finir de vivre, si du moins tu gardes en l'espace le plus secret de ton cœur, là même où tu ne sais pas, un peu de cette lumière, un peu de cet espoir qui te sépare de la grande mort, un désir, un amour obscur, une foi sans mots et sans visage, si du moins commence en toi (sans même que tu le saches) la lointaine aurore d'humanité, alors, frère, sœur, tu es des nôtres. »

Maurice BELLET, *La traversée de l'en-bas*, Bayard, 2005, p.156.

Criez de joie pour le Seigneur, hommes justes !
Hommes droits, à vous la louange !
Rendez grâce au Seigneur sur la cithare,
jouez pour lui sur la harpe à dix cordes.

Chantez-lui le cantique nouveau,
de tout votre art soutenez l'ovation.
Oui, elle est droite, la parole du Seigneur ;
il est fidèle en tout ce qu'il fait.

Il aime le bon droit et la justice ;
la terre est remplie de son amour.
Le Seigneur a fait les cieux par sa parole,
l'univers, par le souffle de sa bouche.

Il amasse, il retient l'eau des mers ;
les océans, il les garde en réserve.
Que la crainte du Seigneur saisisse la terre,
que tremblent devant lui les habitants du monde !

Il parla, et ce qu'il dit exista ;
il commanda, et ce qu'il dit survint.
Le Seigneur a déjoué les plans des nations,
anéanti les projets des peuples.

Le plan du Seigneur demeure pour toujours,
les projets de son cœur subsistent d'âge en âge.
Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu,
heureuse la nation qu'il s'est choisie pour domaine !

Du haut des cieux, le Seigneur regarde :
il voit la race des hommes.
Du lieu qu'il habite,
il observe tous les habitants de la terre,

lui qui forme le cœur de chacun,
qui pénètre toutes leurs actions.
Le salut d'un roi n'est pas dans son armée,
ni la victoire d'un guerrier, dans sa force.

Illusion que des chevaux pour la victoire :
une armée ne donne pas le salut.
Dieu veille sur ceux qui le craignent,
qui mettent leur espoir en son amour,

pour les délivrer de la mort,
les garder en vie aux jours de famine.

Psaume 32





En 1933, aux Etats-Unis, Dorothy Day, une journaliste de gauche convertie à la foi catholique, créait un vaste réseau de maisons d'accueil. Sous son égide, à Paris, Giuliani Foucauld participe à la fondation d'un café-atelier associatif ouvert à tous, « Le Dorothy » ; comme à Lyon, des chrétiens engagés tentent d'y mettre en pratique la charité, avec tous ses défis.

Dans ce livre riche et dense, l'auteur tente de dégager la logique spirituelle liée à son engagement social. Jeune professeur de philosophie, il déploie une succession de concepts, parfois compliqués ou déroutants, mais qui s'enroulent autour d'une idée centrale : vie dessaisie, non maîtrise. Ce sont les marqueurs d'une interpellation par le Tout-Autre mais aussi d'une rencontre authentique avec qui fréquente « Le Dorothy ». Et l'un ne va pas sans l'autre.

Une victoire déjà donnée

S'il est animé par l'espérance, ce n'est pas par manque de lucidité sur les impasses de notre société : *« système économique ravageant le monde naturel, ordre mondial soumis aux appétits concurrents de puissances rivales (États-Unis, Chine, Russie...), incapacité de croire le bonheur simplement possible en-dehors du cadre restreint des amitiés et des réconforts familiaux ».*

En effet, sa foi lui fait pressentir, au-delà de toute justification rationnelle, qu'une victoire sur le mal est déjà donnée et qu'elle *« ne cesse de venir, par les voies les moins triomphantes en apparence, celles de l'amour, de la charité ».* Le monde est déjà en voie d'être sauvé et comme chrétien, il se sent *« appelé à participer à cette œuvre salvatrice ».* Attention, dit-il. Ce n'est pas une croyance, *« un stratagème échafaudé par l'esprit que la peur menace ».* Ce serait

instrumentaliser Dieu que s'en servir pour « croire sa vie solidement fondée, destinée, assurée ».

Car c'est un dessaisissement qu'implique la foi appelée à éclore dans l'assemblée liturgique, la communauté locale et la communauté universelle des croyants, les trois lieux que l'auteur dénomme « église » (sans majuscule, pour la distinguer de l'institution catholique). Cette révélation du Tout-Autre, cette rencontre de l'Impossible ne peut provoquer qu'écartèlement, éclatement, dislocation, abandon; elle déjoue nos plans et projets, notre volonté de contrôle.

L'abandon à autrui constitue la pierre de touche de ce dessaisissement. Il suppose de ne pas assimiler l'autre à nous-même, gommant ainsi son altérité, il implique de nous arracher à nos routines pour nous mettre résolument mais respectueusement à son service, sans le sacraliser ni l'embrigader. Ceci peut aller jusqu'à menacer sa propre vie, comme en témoigne la mort tragique du dominicain Pierre Claverie au milieu de ses frères musulmans dont il s'était fait proche sans vouloir les convertir.

Pas étonnant dès lors que l'auteur fustige les discours voulant convaincre les croyants que la charité est utopique. La peur bleue de « se faire avoir » et « marcher dessus » est bourgeoise et non chrétienne, assène-t-il. Le danger qui menace les chrétiens, c'est de normaliser et rationaliser l'extraordinaire de l'Évangile, d'en faire une « vérité officielle, fossilisée, à défendre par tous les moyens, un fait patrimonial qu'il s'agirait de conserver. C'est « une manière de se rapporter à l'Évangile tout en se protégeant de lui, afin d'empêcher qu'il nous déséquilibre et nous mette en crise ».

Et il insiste : « Une démarche religieuse chrétienne qui ignore l'expérience du dessaisissement a de fortes chances de s'apparenter à de l'opium, à un conformisme social ou à une superstition imaginaire ». « La foi n'est pas une construction intellectuelle qui tente de théoriser l'accès à la transcendance » mais c'est d'abord une manière d'exister, une vie dessaisie dans une confiance profonde en Dieu.

La communauté dessaisie

À ses yeux, il est alors évident que « *La communauté chrétienne est moins pour elle-même que pour autrui* ». « *Une communauté chrétienne marquée par la dérive sectaire de la fusion n'est plus chrétienne que par le nom* ». L'ingestion de l'hostie dans l'Eucharistie n'a pas pour but de sacraliser le croyant mais de le sanctifier en stimulant et élargissant la vie divine en lui, en le rapprochant de l'infiniment lointain.

Rassemblement de personnes appelées (sens premier du mot grec « *ekklesia* »), la communauté a pour vocation « *de s'ouvrir évangéliquement à l'imprévisible, par exemple au surgissement d'un prochain inattendu ou à la mise en place d'initiatives non planifiées longtemps à l'avance* ». Elle ne peut jamais se croire achevée car elle est appelée à prospérer sans cesse en dons multiples offerts à tous de façon gratuite, sans retour attendu; à l'instar des communautés ecclésiales de base en Amérique latine où l'Évangile « *apparaît comme une puissance spirituelle concrète, mobilisable dans le cours d'existences solidaires les unes des autres* ».

Multipliant les références, d'Isaïe à Rilke, de Pascal à Vatican II, l'auteur a le mérite de mettre en exergue l'indispensable fécondité de la communauté chrétienne dans l'éveil et l'épanouissement d'une vie dessaisie mue par l'Autre. Pour autant, il reste discret sur ce qui le pousse à proclamer Dieu comme étant un Tout-Autre qui désarme nos projections et besoins de maîtrise.

La vie ne lui a pas (encore) permis de rencontrer sa Cananéenne, des hommes et des femmes mus par une incroyable espérance en l'impossible et en l'autre mais ne se reconnaissant pas comme croyants; il admet toutefois, à la suite de St Augustin ou d'Edith Stein, qu'une foi radicale ne se limite pas aux frontières de l'Église visible.

Jean-Pierre BINAMÉ, OP

Vous avez aimé cette publication ?

Merci d'envoyer vos commentaires, suggestions ou propositions d'articles à :

Mme Dominique DE RYCK
Avenue Commandant Lothaire 2/14
1040 BRUXELLES
Tél.: 0497 40 73 82
Courriel : dominiquederyck@hotmail.com



Conditions d'abonnement

4 numéros par an :

- Belgique ~ Abonnement ordinaire : 15 €
Les suppléments de soutien sont les bienvenus
- Étranger ~ 20 € par virement, en donnant à votre banque les informations IBAN & BIC (cf. ci-dessous)

A verser au compte BE58 0682 1109 6679 (BIC : GKCCBEBB)
des Fraternités Laïques Dominicaines A.D.



Comité de rédaction

Jean-Pierre BINAME - Laurent CHARDOME - Dominique DE RYCK -
Joe ELSEN - Alain LETIER - Myriam TONUS

Belgique-België
P.P.
1040 Bruxelles 4
P 302451



Responsable : Dominique DE RYCK - Av. Commandant Lothaire 2/14
1040 BRUXELLES

Bureau de dépôt : Bruxelles 4. Périodique trimestriel :
Juillet - Août - Septembre 2022